

Le présent au passé n°3

Le centre-bourg tel qu'on le voit aujourd'hui était déjà là en 1914, à peu près le même, si l'on excepte quelques unes des édifications malencontreuses des années 2000-2020. Des familles y vivaient, des soldats aussi, qui sont partis faire la guerre. Egalement des femmes.

Prenons le bourg, 90 avenue de la Libération.

Situation

Au carrefour de l'avenue de la Libération actuelle et de l'avenue de Picot, on trouve une très jolie maison qui fait face à l'ancienne école de garçons, aujourd'hui défigurée par la destruction d'un de ses murs.



Deux constructions sont accolées l'une à l'autre pour un long rez-de-chaussée. Autour d'une entrée, quatre belles fenêtres aux volets blancs ainsi que deux pour desservir une deuxième porte, juste au coin du carrefour. Le mur est de belle pierre blanche, à cannelures régulières cependant que sur le toit, on distingue la plaque de zing. Le membron court sur toute la longueur de la façade, protégeant un fronton de pierre travaillée. D2TAIL AGRANDISSEMENT JULIEN. Le jardin a été conservé.

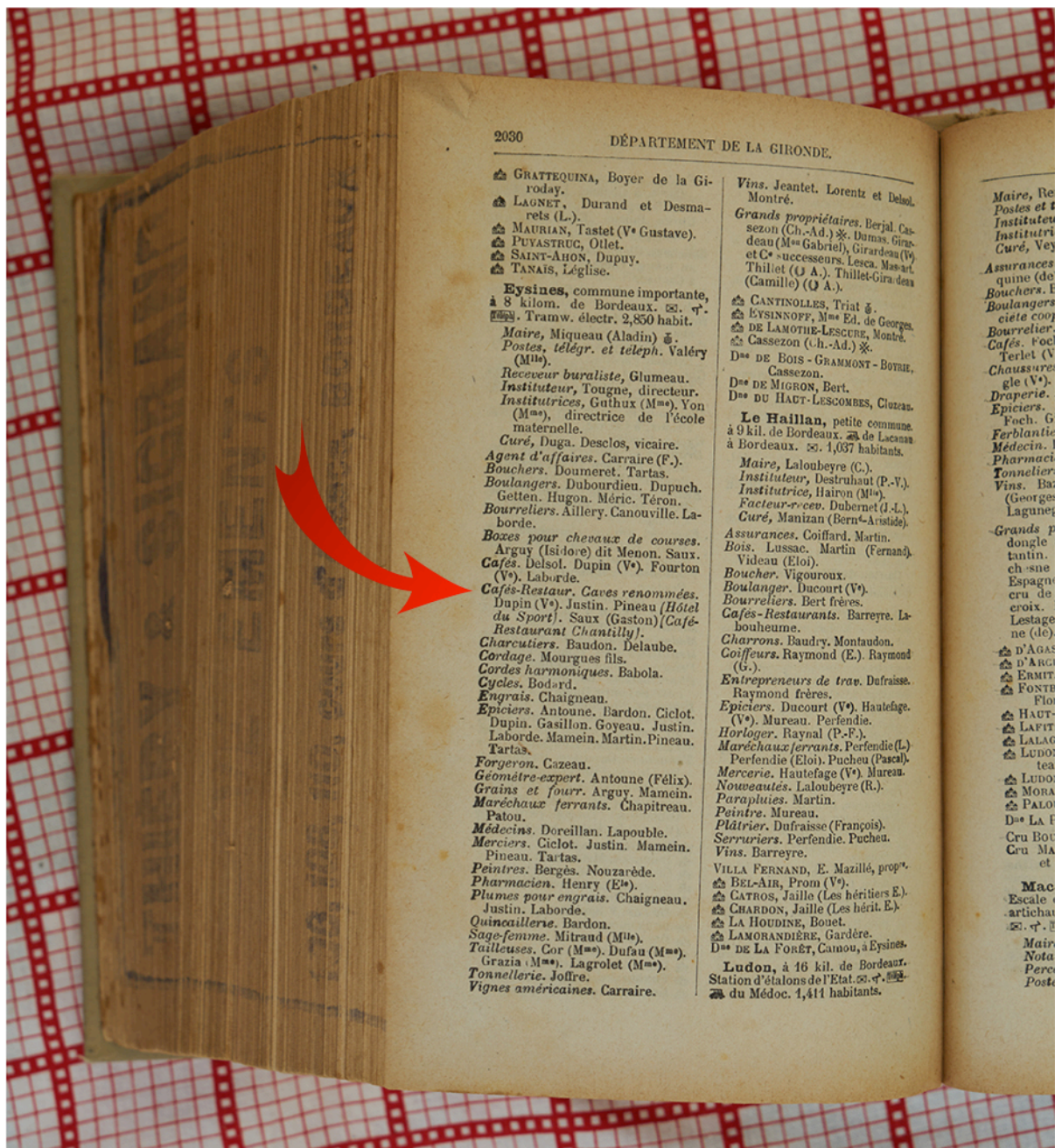
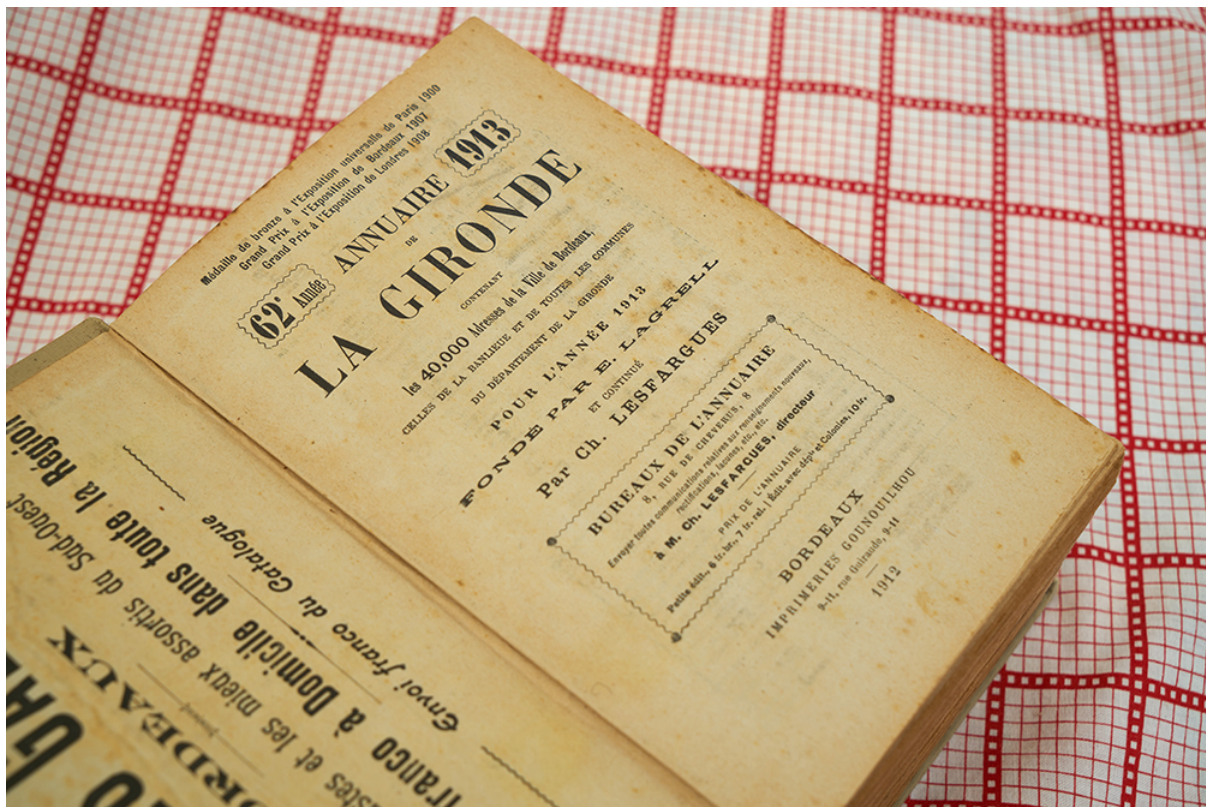
Elle ne figure pas sur le cadastre de 1811. C'est, inspirée de l'échoppe, une belle maison de jardinier.

Pendant la guerre 1914-18, cette maison abrite un des cafés d'Eysines. En 1914, on connaît l'épicerie-buvette Delsol, le café Laborde. Il y aura également le café-restaurant Rivière situé en face du pharmacien Durand et de l'épicerie Ciclot où de nombreux conscrits se sont fait photographier, le jour du recrutement, cocarde à la boutonnière. Viennent enfin « l' Hôtel du Sport » tenu par Pineau et « Chantilly », au Vigean, de Gaston Saux

Mathilde

Mathilde Dupin est née en 1853. Pendant la guerre 1914-1918, elle est veuve, alors même que le dénombrement de 1911 indique qu'à Lescombes (ouest), maison 342, trois ans auparavant, logent Claude Dupin, 61 ans, fermier cultivateur avec Zélie, 59 ans, son épouse, maraîchère. D'après les listes électorales du tribunal de commerce, Mathilde a succédé à son époux Pierre. « Chez Mathilde » a ouvert en 1899. Le café disparaît en 1926.





Correspondance

Par chance, la correspondance échangée pendant la grande guerre entre Jean Gaston Lalumière et ses parents a été, pour une large part, conservée. Grâce à elle, nous avons une idée de qui a été Mathilde, autrement oubliée. Pendant la bataille de la Somme, Jean Gaston Lalumière écrit à sa famille une lettre où il savoure l'espoir d'être bientôt en permission : le moment est terrible. Les unités françaises qui avaient opéré une percée exceptionnelle en enfonçant les lignes allemandes, le 1^{er} juillet 1916, sont obligées de s'arrêter. La décision de l'état-major qui leur apparaît incompréhensible, se justifie en fait parce que les troupes anglaises ont été décimées ce jour-là, le premier jour de la bataille. Le front est gelé. S'ensuivent des mutineries, vite réprimées. Quelques semaines plus tard, l'unité de Jean Gaston, victorieuse le premier jour de l'offensive puis laissée dans l'ignorance de ce qui se passait et totalement inemployée, est renvoyée à l'assaut : mais désormais, la donne a changé. Les lignes allemandes se sont reformées et c'est un carnage vain. Le rêve de la permission chez Mathilde s'inscrit dans ce sombre contexte. Jean Gaston si discret à l'ordinaire laisse percer un peu de la réalité de sa guerre : en contrepoint du bonheur joyeux qui règne chez Mathilde, ce sont les punitions des camarades jugés comme déserteurs :

Maintenant, que je vous dise de ne plus mettre d'argent dans les lettres à partir du 17 septembre pour la raison qu'à partir de ce jour, je pourrai m'attendre à partir tous les jours. Vous pourrez continuer à m'écrire, mais ne rien ajouter aux lettres. Si cela marche à ce train, mon tour ne sera pas long à venir. Mais si, au contraire, elles venaient à s'arrêter, je serais tout couillon de ne plus avoir de vos nouvelles. Donc, continuez à m'écrire.

Sur la carte, vous me demandez si je reconnais Irène. Vous pouvez bien penser que oui. Vivement que l'on y aille faire une tournée sur cette place. Et surtout en face chez la veuve Mathilde !

De Maurice, je n'ai rien à vous apprendre pour la raison que je n'ai rien reçu d'aujourd'hui. Mais j'ose croire qu'il est comme moi en très bonne santé.

Sur ce que nous faisons, je vous dirai que c'est toujours à peu près la même chose. Ce matin, j'ai assisté à une séance de dégradation militaire - ce qui n'est guère intéressant, je vous assure. Tous étaient condamnés pour désertion. Ils étaient dix. Nous étions dans un pré, formés en carré. Toute la division y était représentée.

Voici pour aujourd'hui. A demain.

De votre fils et frère qui vous aime, recevez mes Meilleurs Baisers,

Gaston



Devant l'école de garçons. A gauche, la sœur de Jean Gaston Lalumière, Irène. Qui est sa voisine ? Le café-restaurant de Mathilde se trouve juste en face

Un an plus tard, ce sera la bataille du Chemin des Dames. Jean Gaston a été blessé la veille de Noël. Il lui faudra beaucoup insister auprès du chirurgien et attendre le mois de février pour que l'éclat d'obus reçu dans la clavicule soit enfin extrait. Juste avant, il aura été en permission à Eysines où, en décembre 16, on avait appelé la classe 18. Un an à l'avance. C'est que l'armée manque d'hommes. D'où, la lettre d'André Blanc à son ami Jean Gaston :

« Eysines, le 7 janvier 1917

Mon cher Gaston,

Je m'empresse de répondre à ta carte-lettre du 1^{er} que j'ai reçue le 5 J. Tu me parles du petit accident qui t'a arrivé. Je l'ai su de suite par tes parents. Enfin, que

veux- tu !, il faut espérer que ça ne soit pas grand-chose malgré que c'est toujours trop. Mais, que veux-tu !, ce sera quelques mois à l'abri et espérons que tu aies bientôt une convalescence pour venir nous voir. C'est égal ! Je pense que ce n'était pas bien gai passer la Noël dans la tranchée, tandis que nous, à Eysines, on s'en foutait plein la gueule ! Je te promets que j'ai fait un réveillon comme je n'avais jamais fait et, à la sortie de la messe de minuit, j'ai tapé dans la gueule à un auxiliaire. Tellement je l'ai cogné, je me suis fait mal à un doigt ! A présent, je pense qu'il me connaîtra et je l'attends encore.

A présent, je te dirai que Chicot est arrivé en permission pour 19 jours et il est toujours le même. Mon frère Raoul aussi est en permission. Je te dirai aussi qu'il est papa d'une petite fille. Et à présent il se trouve dans la Somme.

Je te dirai que la classe 18 passe le conseil le 16 janvier. Alors, tu penses quelle bombe que, je pense, se fera à Mathilde !

Je te dirai qu'aujourd'hui dimanche, il y a un concert patriotique chez Rivière.

Je ne vois plus grand-chose à te dire pour le moment si ce n'est de te souhaiter la bonne année. Et la fin de la guerre.

Et quand aux Amours, nous en parlerons quand nous serons ensemble.

Reçois une cordiale poignée de main d'un amic

André Blanc »

Les mois passent. Après la bataille du Chemin des Dames, à la fin de l'été 17, Jean Gaston rêve encore. Non plus cette fois de la permission mais de la vie à l'arrière. Vie d'avant la guerre, vie dont le souvenir le tient debout :

« Et à Eysines, quoi de neuf ? ... Toujours la bonne vie, je pense. Qu'est-ce qu'il doit se mettre ! Et les belles séances d'autrefois d'ivrognerie, il n'en est plus question ? Est-ce que, par hasard, ils seraient devenus sages, tous ces bons vivants ? Cela m'étonnerait beaucoup ! Je pense que Papa va toujours à Mathilde. Il doit en voir quelques-uns, ce vieux Paul-de-Méline, et autres – ah !

les vieux veinards ! Lorsqu'il verra Paul, qu'il lui dise bien des choses aimables de ma part, sans oublier la veuve Dupin et sa suite. »

Un an passe encore. .. En 1918, personne ne voit arriver la fin de la guerre. Les réquisitions se multiplient : céréales, pommes de terre, vin. L'arrière a faim ou du moins connaît la gêne. Plus de tabac. Jean Gaston s'ingénie à faire envoyer à son père les cigarettes dont les soldats, eux, ne manquent pas, en même temps que son amical souvenir à Mathilde (lettre du 29 janvier) :

« A Eysines, je vois qu'il n'y a rien de sensationnel, à part la crise de tabac. A propos, vous direz bien des choses à Mathilde. Vous me parlez aussi de la visite du Belge, mais sans me dire ce qu'il fait car il est réformé, je crois ? Bien le bonjour aussi. Ainsi qu'aux Amis. »

A l'inverse, le 11 juin, il sollicitera par soeur interposée la générosité de Mathilde pour avoir, lui aussi, du tabac – mais des cigarettes jaunes (c'est-à-dire blondes) qu'il ne trouve pas au front :

« Je voudrais que vous m'envoyiez quelques paquets de cigarettes jaunes si, du moins, vous pouvez en trouver. Sinon, tant pis. Inutile de m'en envoyer des autres car je ne puis les fumer. Et puis, il y en a ici. Si Papa a l'occasion, qu'il en demande à Mathilde pour moi. Je pense qu'elle lui en donnera, si elle en a. Peut-être Valmy aussi pourrait en trouver. Tâchez moyen d'en avoir, cela me fera beaucoup plaisir. Je ne fume pas beaucoup car depuis que je vous ai quitté, je n'en ai liquidé qu'un paquet. Mais, de temps en temps, cela me fait plaisir. Je m'adresse à vous parce que je sais que c'est la Sœurette qui se charge de faire les colis. Recevez à l'avance tous mes remerciements. »

Le Belge, venons-nous de lire. Quel Belge ? Il se nomme Marcel Pirlot. C'est un réfugié qui a travaillé chez les Lalumière avant d'être mobilisé à son tour et de combattre. Grièvement blessé (un temps entièrement paralysé), il garde le contact avec celui qu'il appelle affectueusement « patron ». Il meurt des suites de ses blessures, peu de temps après la visite dont il est question plus haut.

Plus tard, toujours en 1918, le meilleur copain de Jean Gaston au front, Fred Déjean un parent brugeais du futur maire, écrit au permissionnaire. Et, bien sûr, il n'oublie pas Mathilde : « Mes amitiés à M^e Mathilde et à toutes les beautés du patelin ». Le 17 mai, faisant son sac pour repartir au front – c'est le moment de la terrible offensive allemande du printemps et de l'été 18, Gaston écrit à son frère. Bien sûr, il transmet les salutations de Mathilde qui semble symboliser désormais la bonne vie d'Eysines, la vie joyeuse et gaie, loin de la mort, vie désormais disparue, même pour les Eysinais demeurés à Eysines. Le charme en est perdu :

« J'ai vu aussi Mathilde qui te fait dire bonjour. Chez elle, il y a toujours quelques ivrognes – mais bien plus calmes qu'au temps jadis. Aussi, le rire est rare. En ville, toujours belle vie. Mais, depuis ici, les moyens de transport sont nuls. Alors, je n'ai pu assister comme je l'aurais voulu à quelques séances théâtrales et autres. Lorsque nous serons ensemble, nous tâcherons de faire mieux. Autrement, tu sais, c'est intéressant maintenant d'être en perme car il fait un temps superbe. Cela m'en fout le cafard. »

C'est fini. Est-ce que la vie reprend vraiment ?

Le dénombrement de 1921 nous apprend que Mathilde habite toujours à Lescombes (ouest), mais, désormais, maison 327. Elle déclare encore à cette date être « restauratrice ». Vit chez elle une « commise », Thérèse Simonet, née en 1897. Elle restera restauratrice jusqu'en 1926. Elle est alors âgée de 72 ans et se retire, elle qui a, pendant cinq au moins concentré une bonne part de la vie du village et permis de perpétuer ce qui restait de sa joie de vivre.

Marie Claire Latry